

THOMAS HARLAN

VEIT

D'un fils à son père,
dans l'ombre du
Juif Süß



capricci



couverture:
Thomas et Veit Harlan, 1964

page précédente:
Veit Harlan

Ouvrage traduit avec le concours du
Centre national du livre
et publié avec le soutien de la
Région Pays de la Loire

La traduction de cet ouvrage a été subventionnée
par le Goethe-Institut, financé par le ministère
des Affaires étrangères allemand

THOMAS HARLAN

VEIT

collection dirigée par **Emmanuel Burdeau**

Directeur: Thierry Lounas

Directeur littéraire: Emmanuel Burdeau

Responsable des éditions: Camille Pollas

Assistante: Mélisande Morand

Conception graphique gr20paris,
avec la collaboration de Julie Vuagnoux

L'édition originale allemande de cet ouvrage a été établie
par Jean-Pierre Stephan et Sieglinde Geisel.
Les notes et annexes sont de Sieglinde Geisel, qui consacre
à Thomas Harlan un site Internet très documenté:
www.thomasharlan.com

Publié initialement sous le titre *Veit*
par Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg
© **Rowohlt Verlag GmbH, 2011**
© **Capricci, 2013** pour la traduction française
Isbn papier 979-1-023900-04-0
Isbn PDF web 979-1-023900-06-4

Remerciements

Anna Devoto, Susanne Dummann, Michael Farin, Ulrich Forderer, Sieglinde Geisel,
Alice Harlan, Camille Pagès, Gisela Rueb,
Jean-Pierre Stephan.

Droits réservés

Capricci
contact@capricci.fr
www.capricci.fr

Pour toute remarque sur cette version numérique : editions@capricci.fr

THOMAS HARLAN

VEIT

Traduit de l'allemand
par Elisabeth Willenz

- 11 — **VEIT**
- 68 — **NOTES**
- 113 — **À PROPOS DU *JUIF SÜSS***
- 133 — **BIOGRAPHIES PARALLÈLES
DE VEIT & THOMAS HARLAN**
- 145 — BIBLIOGRAPHIE

Pour
Katrin Seybold

***Nenia Judaeis
qui hac aetate perierunt***¹

¹ *Élégie pour les Juifs qui en ces temps périrent.* Titre d'une pièce pour violoncelle et piano du musicien et compositeur juif Erich Itor Kahn (1905-1956). En 1933, Kahn perd sa place de pianiste à la radio Südwestdeutscher Rundfunkdienst, à Francfort, et émigre à Paris. À partir de 1939, il est interné dans différents camps. Il entame la composition de *Nenia* en octobre 1940 au camp des Milles, près d'Aix-en-Provence. En août 1941, il réussit à s'enfuir et gagne New York où il termina cette pièce.

*Je n'ai pas écrit ce livre.
Je l'ai dicté.
Il m'est de ce fait étranger.
Celui qui possède dix doigts qui lui obéissent,
celui qui a la chance de pouvoir écrire,
écrira, s'il écrit, le plus souvent autre chose
que ce qu'il avait eu l'intention d'écrire.
Ici, cette autre chose aurait été
la figure de mon père, le géant,
le chêne de mon enfance.
Tout cela n'est plus.
Pourtant, ce livre a peut-être un sens,
pourtant, je dis peut-être quelque chose
qui s'approche de la vérité.*

T. H.

VEIT

L'histoire était courte. Elle l'était davantage, globalement, que toutes les histoires courtes dont elle se composait. La troisième d'entre elles constituait un épisode de la vie du chimiste et capitaine de vaisseau Helmut Blaurock.

En mars 1942, Blaurock arriva à Lublin, en Pologne orientale, missionné par l'Institut technologique de la police criminelle, dans le but d'y analyser l'eau potable. À Lublin, où mon père s'était rendu quelque temps plus tôt afin d'y trouver des figurants pour son film *Le Juif Süß*, Blaurock tomba sur le mécanicien et meurtrier de masse Erich Fuchs, qui reconnut aussitôt en lui son camarade Helmut Kallmeyer, aux côtés duquel il avait servi dans la marine impériale. Sans doute le matin du 15 mars, Blaurock-Kallmeyer se fit livrer par transporteur quatre figurants et acteurs de petits rôles que Fuchs, comme l'avait fait mon père pour son film, avait sélectionnés. Il les enferma dans une salle de douche du camp de transit de Bełżec et, le jour même, à deux heures de l'après-midi, il testa sur eux la mort par asphyxie au gaz.

Là, tandis que, sous l'effet de l'air se raréfiant toujours plus, les acteurs de cinéma perdaient sens et raison, ils continuaient de se tenir debout, de se dresser de toute leur hauteur et, se fondant déjà les uns dans les autres, se liquéfiant pour ainsi dire, déjà colonnes, déjà habitués au miracle d'être devenus couples d'amants, ne s'agenouillant

* Les passages soulignés font l'objet de notes développées (p. 68 et suivantes).

pas encore, puis s'agenouillant enfin, se déroulant au sol, couchés bientôt dans le carbone, faisant leur deuil des appels à la clémence des oiseaux, proches de la divine extase, s'abandonnant dans leurs parties molles au bonheur suspendu de la fusion jusqu'à l'infini, anticipant les vents, dans ce corps double que rien ne pourra plus jamais séparer. Puis le silence se fit. La mort dans la salle de douche résonnait comme le caquètement des oies, dira Fuchs, plus tard.

Un an et demi plus tôt, le 5 septembre 1940, avait eu lieu à Venise la première du *Juif Süss*.

BIEN-AIMÉ, TÊTE CHENUE, BLANCHE COMME NEIGE,
TÊTE EN L'AIR, PROSCRIT, SE CONFONDANT AVEC
SES VICTIMES, DÉTACHÉ DE SA PROPRE HISTOIRE,
PRODIGIEUX, INEXCUSABLEMENT MÉPRISÉ PAR SON
FILS, INEXCUSABLEMENT TRAHI PAR SON FILS, SUAVE
ENTRE TOUS, TENDREMENT ADORÉ, ÉCRASÉ PAR
LE POIDS DE LA FAUTE, TOI DONT JE N'AI PAS SU
ALLÉGER LA FAUTE, TOI QUE J'AI SOUPÇONNÉ
DE NON-CULPABILITÉ DANS LA DÉTRESSE DU CRIME,
CONDAMNANT CELUI QUE TU N'ÉTAIS PAS, CELUI
QUE TU ES, CELUI AUPRÈS DUQUEL J'AI CHERCHÉ
BÉNÉDICTION, PARDON, INDULGENCE, RÉPONSES
À MES ACCUSATIONS, TOI QUE J'AI ACCABLÉ, TOI QUE
J'AI ACCUSÉ D'AVOIR PRODUIT LES ARMES DU CRIME,
MOI QUI AVOUE AVOIR MANQUÉ D'INDULGENCE,
TU ES QUI TU ES, LE PLUS BEAU, ÉCRASÉ PAR DES
MONTAGNES DE DETTES, INEXPUGNABLE DERRIÈRE
CES PAROIS DE PIERRE, GEIGNANT DANS LE PRÉCIPICE,
INCAPABLE D'AVEUX, TRÈS CHER, RABOUGRI, ANÉANTI,
ÉTRANGER À LA VÉRITÉ, MENTEUR, GIROUETTE,

FUYARD, TU PARLES D'UNE SPLENDEUR, TOI QUI NE SAIS RIEN, TOI QUI N'AS CONSCIENCE DE RIEN, DIEU SAIT QUE TU SAIS, TOI QUI NIES, TOI QUI TE RENIES, INSAISSISSABLE PARMIS LES TUEURS, TYRAN INOPÉRANT, IMPECCABLE COUPABLE, RETOURNANT AU NÉANT, ÉGARÉ, CHER ENTRE TOUS, TOI, MON PÈRE, TOI, ÉNUMÉRATION SANS FIN, TOI, INNOMBRABLE, TOI, MULTIPLE, TOI, MOURANT, TOI, UNIQUE, MALHEUREUX PÈRE CHÉRI, TOI, MALHEUREUX HOMME.

Tu n'as jamais parlé avec moi, voilà pourquoi j'écris, tu n'as jamais parlé avec moi, voilà pourquoi je t'écris. Tu t'es toujours uniquement adressé à moi, voilà pourquoi je t'écris, tu n'as rien dit, tu n'as jamais énoncé que contrevérités, voilà pourquoi je t'écris que tout cela ne valait rien, car tu as menti comme si de rien n'était, car tu as dit que c'était un crime d'avoir tourné *Le Juif Süß*, que ton démon en chef le ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande t'avait contraint à commettre ton crime, que ton ministre t'avait menacé de t'écraser comme une punaise sur le mur si tu refusais, et parce que c'était faux, car jamais tu n'aurais obligé ta femme, Kristina, que tu aimais plus que tout, plus que n'importe quel être au monde, à commettre un crime avec toi, voilà pourquoi je t'écris, parce que jamais tu ne lui aurais confié le rôle principal dans le film *Le Juif Süß*, à moins d'avoir voulu l'impliquer dans un crime, voilà pourquoi je t'écris, car personne ne t'a contraint à commettre ton crime, car ce que tu as fait, tu l'as fait de ton plein gré, car personne ne l'a fait, car tu as aimé commettre ton crime.

Depuis le sentier au-dessus des Faraglioni de Capri et de la mer écumante, les sœurs de l'Expiation avaient poussé ton corps allongé sur le lit métallique du petit hôpital de la Via Tragara et t'avaient laissé, sous ton drap, mettre les voiles pour ton ultime voyage dans le soleil couchant. Laisser l'esprit lâcher prise est, de toutes les tâches, la plus difficile. Abandonné par tes dernières forces, incapable de respirer, tu comptais les vagues qui se fracassaient dans ta poitrine et, sous la pression des tourbillons, faisaient ployer le pilier comme une verge, sous le déferlement de prières à moitié sincères dont tu semblais espérer qu'elles pourraient te délivrer. Ton corps était blanc. Sous les replis de la cage thoracique, un cœur tempêtait encore. C'était la voile usée qui battait à l'intérieur de ce vide dans lequel la fin n'attendait plus qu'un signe pour, d'un ultime effort, se fondre dans l'infini. Et Veit voyait pour la première fois le cygne noir qui l'emporterait sur ses ailes dans la lumière du Nord, aux confins de ce monde qui l'aveuglait. Veit écoutait Sibelius. Il dialoguait avec les oiseaux rendus à la vie sauvage. Il rassurait les religieuses qui ignoraient où se trouvait le lac de Tuonela. La fin n'était pas l'infini, c'était le début de son commencement différé par les années de vie, le début d'une irréversibilité prodigieuse. Veit retournait au sein d'une chose qu'il n'avait jamais connue.

Là où le sentier s'avançait au-dessus du récif et surplombait le vide, le chat des religieuses s'était faulilé à travers le jardin pour sauter sur le rebord de la fenêtre, géant noir aux yeux verts, balises électriques dans le monde suave de la nuit. Veit caressa le sombre animal tant qu'il en eut la force, puis il sombra dans le sommeil, masse confuse de messages funestes se couvrant les uns les autres, infernale cohue, derniers soubresauts de la jalousie d'un homme de pouvoir amoureux à qui le monde échappe. Veit ne sanglotait pas, seul l'encombrement de

ses bronches le faisait ruisseler comme sous un orage tropical dans la jungle. Les chats miaulaient dans la cour. On était au printemps.

Voilà pour la première nuit. Même les religieuses semblaient deviner ce qu'est le désir. Je me suis blotti contre toi, j'ai passé mon bras autour de toi, j'ai senti les frissons parcourir tes rêves, j'ai perçu les réveils et endormissements successifs du roi en route vers sa chambre funéraire, scrutant, par-delà le lit de mort, le clair de lune blafard qui proclamait déjà qu'il lui irait à jamais. Tu tenais ma main et semblais heureux que je te l'aie donnée. Ta générosité ne connaissait pas de limites, pas même maintenant, pas même dans ton sommeil. Tu m'avais pardonné la guerre sainte que je t'avais livrée.

À six heures du matin, Dieu se présenta pour la première fois. La cage thoracique de plus en plus dilatée refusait de montrer le moindre signe de la vie qui se cachait encore sous l'enveloppe corporelle. Le concert des chats s'interrompit aux premières lueurs de l'aube. Si forte était la toux, si stridents les sifflements du larynx, les vibrations des cordes vocales, vacarme noyé de salive, que le malade paraissait s'étouffer, non, pas s'étouffer, s'alléger. La religieuse qui vint apporter le café, trouva un homme à demi mort. Veit attendait le calme du vide, le scintillement de la lumière secrète qu'il voyait sans relâche dans sa tête et qui semblait être le reflet de la vie qui jamais plus ne reviendrait. Tel était le regard de Veit, un regard déjà éteint, quoi qu'aient pu encore vouloir dire ses clignements d'yeux. Le cœur était grand.

Veit idolâtrait Kristina. Lorsqu'il ouvrit les yeux, elle se tenait à la tête de son lit. Elle déposa un baiser sur son front. Elle bénit son bien-aimé, depuis longtemps trahi. Elle compta les douze paires de bas noirs que les magasins Quelle lui avaient déjà livrées en vue de l'inéluctable. Elle n'éprouva jamais de honte. Elle était libérée, d'ores et

déjà. Veit était sa croix, déclara-t-elle un jour à une journaliste anglaise. Tels étaient les pieux esprits qui avaient abandonné Veit. Lui qui portait haut le prénom de Veit, comme le roi polonais des sculpteurs sur bois, Veit Stoss, à la manière d'une couronne de lauriers ceignant son front, entourait son départ des dernières étincelles de pensées. Et dans chacune de ces pensées, trop d'esprit, pas assez de renoncement à la vie, une paix pas encore retrouvée. Les rafales étaient devenues si bruyantes, véritable vent de pierre, qu'elles couvraient le cri qui s'élevait contre elles. Alors que tu ne disais rien ou presque, tu ne disais rien d'autre que Mon fils, et une fois encore. Mon fils.

Le texte est composé en *Piek*, dessinée par Philipp Herrmann.

Images

Couverture: photographie de Kristina Söderbaum © Nachlass Thomas Harlan /
p. 1, p. 131 © DR. Fonds iconographique Cinémathèque suisse.

Achévé d'imprimer en août 2013
sur les presses de l'imprimerie Qualibris France Quercy, 46090 Mercuès

Dépôt légal: septembre 2013

«Si tu n'assumes pas ta responsabilité, je m'en chargerai, je la porterai à ta place, même si tu ne veux pas, même si tu résistes. Père, ne résiste pas, laisse-moi prendre cette responsabilité pour toi, même si tu n'as aucune responsabilité, même si tu n'as rien d'autre que ce que tu appelles ta bonne conscience.»

Ainsi Thomas Harlan, cinéaste (*Notre Nazi, Wundkaval...*) et militant, s'adresse-t-il à son père Veit, auteur en 1940 du célèbre film de propagande antisémite, *Le Juif Süß*. En 2010, peu de temps avant sa mort, il dicte ce texte, dans lequel il cherche à comprendre pourquoi son père n'a jamais reconnu sa faute, mais aussi à se réconcilier avec lui, fût-ce à titre posthume.

Unanimement salué lors de sa parution en Allemagne, ce texte bouleversant est à la fois un témoignage historique, un récit autobiographique et une nouvelle «Lettre au père». Il est accompagné d'un ensemble de notes et d'annexes retraçant notamment la genèse et la réception du *Juif Süß*, ainsi que l'histoire des deux procès de Veit Harlan après la guerre.

Traduit de l'allemand par Elisabeth Willenz

prix papier 15 euros

Isbn papier 979-1-023900-04-0

Isbn PDF web 979-1-023900-06-4

Harmonia Mundi diffusion

